



Jean-Paul Sartre

Oeuvres romanesques

ÉDITION ÉTABLIE

PAR MICHEL CONTAT ET MICHEL RYBALKA

AVEC LA COLLABORATION

DE GENEVIÈVE IDT

ET DE GEORGE H. BAUER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN-PAUL SARTRE

*Œuvres
romanesques*

ÉDITION ÉTABLIE PAR
MICHEL CONTAT ET MICHEL RYBALKA
AVEC LA COLLABORATION
DE GENEVIÈVE IDT
ET DE GEORGE H. BAUER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1981, pour l'ensemble
de l'appareil critique.*

LA NAUSÉE

Au Castor¹

« C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu. »

Louis-Ferdinand Céline,
L'Église^{a2}.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS¹

Ces cahiers² ont été trouvés parmi les papiers d'Antoine Roquentin³. Nous les publions sans y rien changer.

La première page^a n'est pas datée, mais nous avons de bonnes raisons pour penser qu'elle est antérieure de quelques semaines au début du journal proprement dit. Elle aurait donc été écrite, au plus tard, vers le commencement de janvier 1932⁴.

À cette époque, Antoine Roquentin, après avoir voyagé en Europe centrale, en Afrique du Nord et en Extrême-Orient, s'était fixé depuis trois ans⁵ à Bouville⁶, pour y achever ses recherches historiques sur le marquis de Rollebon⁷.

Les Éditeurs.

FEUILLET SANS DATE¹

Le mieux serait d'écrire les événements au jour le jour. Tenir un journal pour y voir clair. Ne pas laisser échapper les nuances, les petits faits, même s'ils n'ont l'air de rien², et surtout les classer. Il faut dire comment je vois cette table, la rue, les gens, mon paquet de tabac, puisque c'est *cela* qui a changé. Il faut déterminer exactement l'étendue et la nature de ce changement.

Par exemple, voici^a un étui de carton qui contient ma bouteille d'encre. Il faudrait essayer de dire comment je le voyais *avant* et comment à présent je le*
Eh bien! c'est un parallélépipède rectangle, il se détache sur — c'est idiot, il n'y a rien à en dire. Voilà ce qu'il faut éviter, il ne faut pas mettre de l'étrange où il n'y a rien. Je pense que c'est le danger si l'on tient un journal : on s'exagère tout, on est aux aguets, on force continuellement la vérité. D'autre part, il est certain que je peux, d'un moment à l'autre — et précisément à propos de cet étui ou de n'importe quel autre objet — retrouver cette impression d'avant-hier. Je dois être toujours prêt, sinon elle me glisserait encore entre les doigts. Il ne faut rien** mais noter soigneusement et dans le plus grand détail tout ce qui se produit.

Naturellement je ne peux plus rien écrire de net sur

* Un mot laissé en blanc.

** Un mot est raturé (peut-être « forcer » ou « forger »), un autre, rajouté en surcharge, est illisible³.

ces histoires de samedi et d'avant-hier, j'en suis déjà trop éloigné; ce que je peux dire seulement, c'est que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, il n'y a rien eu de ce qu'on appelle à l'ordinaire un événement. Samedi les gamins jouaient aux ricochets et je voulais lancer, comme eux, un caillou dans la mer. À ce moment-là, je me suis arrêté, j'ai laissé tomber le caillou et je suis parti. Je devais avoir l'air égaré, probablement, puisque les gamins ont ri derrière mon dos.

Voilà pour l'extérieur. Ce qui s'est passé en moi n'a pas laissé de traces claires. Il y avait quelque chose que j'ai vu et qui m'a dégoûté, mais je ne sais plus si je regardais la mer ou le galet. Le galet était plat, sec sur tout un côté, humide et boueux sur l'autre. Je le tenais par les bords, avec les doigts très écartés, pour éviter de me salir¹.

Avant-hier, c'était beaucoup plus compliqué. Et il y a eu aussi cette suite de coïncidences, de quiproquos, que je ne m'explique pas. Mais je ne vais pas m'amuser à mettre tout cela sur le papier. Enfin il est certain que j'ai eu peur ou quelque sentiment de ce genre. Si je savais seulement de quoi j'ai eu peur, j'aurais déjà fait un grand pas.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que je ne suis pas du tout disposé à me croire fou, je vois même avec évidence que je ne le suis pas : tous ces changements concernent les objets. Au moins c'est ce dont je voudrais être sûr.

Dix heures et demie*.

Peut-être bien, après tout, que c'était une petite crise de folie. Il n'y en a plus trace. Mes drôles de sentiments de l'autre semaine me semblent bien ridicules aujourd'hui : je n'y entre plus. Ce soir, je suis bien à l'aise, bien bourgeoisement dans le monde. Ici c'est ma chambre, orientée vers le nord-est². En dessous, la rue des Mutilés et le chantier de la nouvelle gare. Je vois de ma fenêtre, au coin du boulevard Victor-Noir³, la flamme rouge et blanche du Rendez-vous des Cheminots. Le train de

* Du soir, évidemment. Le paragraphe qui suit est très postérieur aux précédents. Nous inclinons à croire qu'il fut écrit, au plus tôt, le lendemain.

Paris vient d'arriver. Les gens sortent de l'ancienne gare et se répandent dans les rues. J'entends des pas et des voix. Beaucoup de personnes attendent le dernier tramway. Elles doivent faire un petit groupe triste autour du bec de gaz, juste sous ma fenêtre¹. Eh bien, il faut qu'elles attendent encore quelques minutes : le tram^a ne passera pas avant dix heures quarante-cinq. Pourvu qu'il ne vienne pas de voyageurs de commerce cette nuit : j'ai tellement envie de dormir et tellement de sommeil en retard. Une bonne nuit, une seule, et toutes ces histoires seraient balayées.

Onze heures moins le quart : il n'y a plus rien à craindre, ils seraient déjà là. À moins que ce ne soit le jour du monsieur de Rouen. Il vient toutes les semaines, on lui réserve la chambre n° 2, au premier, celle qui a un bidet. Il peut encore s'amener : souvent il prend un bock au Rendez-vous des Cheminots avant de se coucher. Il ne fait pas trop de bruit, d'ailleurs. Il est tout petit et très propre, avec une moustache noire cirée et une perruque. Le voilà.

Eh bien, quand je l'ai entendu monter l'escalier, ça m'a donné un petit coup au cœur, tant c'était rassurant : qu'y a-t-il à craindre d'un monde si régulier ? Je crois que je suis guéri.

Et voici le tramway 7 « Abattoirs-Grands Bassins ». Il arrive avec un grand bruit de ferraille. Il repart. À présent il s'enfonce, tout chargé de valises et d'enfants endormis, vers les Grands Bassins, vers les Usines, dans l'Est noir. C'est l'avant-dernier tramway ; le dernier passera dans une heure.

Je vais me coucher. Je suis guéri, je renonce à écrire mes impressions au jour le jour, comme les petites filles, dans un beau cahier neuf.

Dans un cas seulement il pourrait être intéressant de tenir un journal : ce serait si*

* Le texte du feuillet sans date s'arrête ici.

JOURNAL

Lundi 25 janvier 1932¹.

Quelque chose m'est arrivé, je ne peux plus en douter. C'est venu à la façon d'une maladie, pas comme une certitude ordinaire, pas comme une évidence. Ça s'est installé sournoisement, peu à peu; je me suis senti un peu bizarre, un peu gêné, voilà tout. Une fois dans la place ça n'a plus bougé, c'est resté coi et j'ai pu me persuader que je n'avais rien, que c'était une fausse alerte. Et voilà qu'à présent, cela s'épanouit.

Je ne pense pas que le métier d'historien dispose à l'analyse psychologique. Dans notre partie, nous n'avons affaire qu'à des sentiments entiers sur lesquels on met des noms génériques comme Ambition, Intérêt. Pourtant si j'avais une ombre de connaissance de moi-même, c'est maintenant qu'il faudrait m'en servir.

Dans mes mains, par exemple, il y a quelque chose de neuf, une certaine façon de prendre ma pipe ou ma fourchette. Ou bien c'est la fourchette qui a, maintenant, une certaine façon de se faire prendre, je ne sais pas. Tout à l'heure comme j'allais entrer dans ma chambre, je me suis arrêté net, parce que je sentais dans ma main un objet froid qui retenait mon attention par une sorte de personnalité. J'ai ouvert la main, j'ai regardé : je tenais tout simplement le loquet de la porte. Ce matin, à la Bibliothèque², quand l'Autodidacte^{*3} est venu me dire

* Ogier P***, dont il sera souvent question dans ce journal. C'était un clerc d'huissier. Roquentin avait fait sa connaissance en 1930 à la bibliothèque de Bouville.

bonjour, j'ai mis dix secondes à le reconnaître. Je voyais un visage inconnu, à peine un visage. Et puis il y avait sa main, comme un gros ver blanc dans ma main. Je l'ai lâchée aussitôt et le bras est retombé mollement.

Dans les rues, aussi, il y a une quantité de bruits louches qui traînent.

Donc il s'est produit un changement, pendant ces dernières semaines. Mais où ? C'est un changement abstrait qui ne se pose sur rien. Est-ce moi qui ai changé ? Si ce n'est pas moi, alors c'est cette chambre, cette ville, cette nature ; il faut choisir.

★

Je crois que c'est moi^a qui ai changé : c'est la solution la plus simple. La plus désagréable aussi. Mais enfin je dois reconnaître que je suis sujet à ces transformations soudaines. Ce qu'il y a, c'est que je pense très rarement ; alors une foule de petites métamorphoses s'accumulent^b en moi sans que j'y prenne garde et puis, un beau jour, il se produit une véritable^c révolution. C'est ce qui a donné à ma vie cet aspect heurté, incohérent. Quand j'ai quitté la France, par exemple, il s'est trouvé bien des gens pour dire que j'étais parti sur un coup de tête. Et quand j'y suis revenu, brusquement, après six ans de voyage, on eût encore très bien pu parler de coup de tête. Je me revois encore^d, avec Mercier, dans le bureau de ce fonctionnaire français qui a démissionné l'an dernier à la suite de l'affaire Pétrou. Mercier se rendait au Bengale avec une mission archéologique¹. J'avais toujours désiré aller au Bengale, et il me pressait de me joindre à lui. Je me demande pourquoi^e, à présent. Je pense qu'il n'était pas sûr de Portal et qu'il comptait sur moi pour le tenir à l'œil. Je ne voyais aucun motif de refus. Et même si j'avais pressenti, à l'époque, cette petite combine au sujet de Portal, c'était une raison de plus pour accepter avec enthousiasme. Eh bien, j'étais paralysé, je ne pouvais pas dire un mot. Je fixais une petite statuette khmère, sur un tapis vert, à côté d'un appareil téléphonique. Il me semblait que j'étais rempli de lymphé² ou de lait tiède. Mercier me disait, avec une patience angélique qui voilait un peu d'irritation^f :

« N'est-ce pas, j'ai besoin d'être fixé officiellement.

Je sais que vous finirez par dire oui : il vaudrait mieux accepter tout de suite. »

Il a une barbe d'un noir roux, très parfumée. À chaque mouvement de sa tête, je respirais une bouffée de parfum. Et puis, tout d'un coup, je me réveillai d'un sommeil de six ans.

La statue me parut désagréable et stupide et je sentis que je m'ennuyais profondément. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi j'étais en Indochine. Qu'est-ce que je faisais là ? Pourquoi parlais-je avec ces gens ? Pourquoi étais-je si drôlement habillé ? Ma passion était morte. Elle m'avait submergé et roulé pendant des années ; à présent, je me sentais vide. Mais ce n'était pas le pis : devant moi, posée avec une sorte d'indolence, il y avait une idée volumineuse et fade. Je ne sais pas trop ce que c'était, mais je ne pouvais pas la regarder tant elle m'écoeurait. Tout cela se confondait pour moi avec le parfum de la barbe de Mercier.

Je me secouai, outré de colère contre lui, je répondis sèchement :

« Je vous remercie, mais je crois que j'ai assez voyagé : il faut maintenant que je rentre en France. »

Le surlendemain, je prenais le bateau pour Marseille.

Si je ne me trompe pas, si tous les signes qui s'amassent sont précurseurs d'un nouveau bouleversement de ma vie, eh bien, j'ai peur. Ce n'est pas qu'elle soit riche, ma vie, ni lourde, ni précieuse. Mais j'ai peur de ce qui va naître, s'emparer de moi — et m'entraîner où ? Va-t-il falloir encore que je m'en aille, que je laisse tout en plan, mes recherches, mon livre ? Me réveillerai-je dans quelques mois, dans quelques années, éreinté, déçu, au milieu de nouvelles ruines ? Je voudrais voir clair en moi avant qu'il ne soit trop tard.

Mardi 26 janvier^a.

Rien de nouveau.

J'ai travaillé de neuf heures à une heure à la Bibliothèque. J'ai mis sur pied le chapitre XII et tout ce qui concerne le séjour de Rollebon en Russie, jusqu'à la mort de Paul I^{er}. Voilà du travail fini : il n'en sera plus question jusqu'à la mise au net.

Il est une heure et demie. Je suis au café Mably, je

mange un sandwich, tout est à peu près normal. D'ailleurs, dans les cafés, tout est toujours normal et particulièrement au café Mably, à cause du gérant, M. Fasquelle, qui porte sur sa figure un air de canaillerie bien positif et rassurant. C'est bientôt l'heure de sa sieste et ses yeux sont déjà roses, mais son allure reste vive et décidée. Il se promène entre les tables et s'approche, en confidence, des consommateurs :

« C'est bien comme cela, monsieur ? »

Je souris de le voir si vif : aux heures où son établissement se vide, sa tête se vide aussi. De deux à quatre le café est désert, alors M. Fasquelle fait quelques pas d'un air hébété, les garçons éteignent les lumières, et il glisse dans l'inconscience : quand cet homme est seul, il s'endort.

Il reste encore une vingtaine de clients, des célibataires, de petits ingénieurs, des employés. Ils déjeunent en vitesse dans des pensions de famille qu'ils appellent leurs popotes et, comme ils ont besoin d'un peu de luxe, ils viennent ici, après leur repas, ils prennent un café et jouent au poker d'as; ils font un peu de bruit, un bruit inconsistant qui ne me gêne pas. Eux aussi, pour exister, il faut qu'ils se mettent à plusieurs^a.

Moi je vis seul, entièrement seul. Je ne parle à personne, jamais ; je ne reçois rien, je ne donne rien¹. L'Autodidacte ne compte pas. Il y a bien Françoise, la patronne du Rendez-vous des Cheminots. Mais est-ce que je lui parle ? Quelquefois, après dîner, quand elle me sert un bock, je lui demande :

« Vous avez le temps ce soir ? »

Elle ne dit jamais non et je la suis dans une des grandes chambres du premier étage, qu'elle loue à l'heure ou à la journée. Je ne la paie pas : nous faisons l'amour au pair. Elle y prend plaisir (il lui faut un homme par jour et elle en a bien d'autres que moi) et je me purge ainsi de certaines mélancolies² dont je connais trop bien la cause. Mais nous échangeons à peine quelques mots. À quoi bon ? Chacun pour soi; à ses yeux, d'ailleurs, je reste avant tout un client de son café. Elle me dit, en ôtant sa robe :

« Dites, vous connaissez ça, le Bricot, un apéritif ? Parce qu'il y a deux clients qui en ont demandé, cette semaine. La petite ne savait pas, elle est venue me prévenir. C'étaient des voyageurs, ils ont dû boire ça à Paris.

Mais je n'aime pas acheter sans savoir. Si ça ne vous fait rien, je garderai mes bas. »

Autrefois — longtemps même après qu'elle m'ait quitté^a — j'ai pensé pour Anny^a. Maintenant, je ne pense plus pour personne; je ne me soucie même pas de chercher des mots. Ça coule en moi, plus ou moins vite, je ne fixe rien, je laisse aller. La plupart du temps, faute de s'attacher à des mots, mes pensées restent des brouillards. Elles dessinent des formes vagues et plaisantes, s'engloutissent : aussitôt, je les oublie.

Ces jeunes gens m'émerveillent : ils racontent, en buvant leur café, des histoires nettes, et vraisemblables^a. Si on leur demande ce qu'ils ont fait hier, ils ne se troublent pas : ils vous mettent au courant en deux mots. À leur place, je bafouillerais^b. Il est vrai que personne, depuis bien longtemps, ne se soucie plus de l'emploi de mon temps. Quand on vit seul, on ne sait même plus ce que c'est que raconter : le vraisemblable disparaît en même temps que les amis. Les événements aussi, on les laisse couler; on voit surgir brusquement des gens qui parlent et qui s'en vont, on plonge dans des histoires sans queue ni tête : on ferait un exécrable témoin. Mais tout l'invraisemblable, en compensation, tout ce qui ne pourrait pas être cru dans les cafés, on ne le manque pas. Par exemple samedi, vers quatre heures de l'après-midi, sur le bout de trottoir en planches du chantier de la gare, une petite femme en bleu ciel courait à reculons, en riant, en agitant un mouchoir. En même temps, un nègre avec un imperméable crème, des chaussures jaunes et un chapeau vert, tournait le coin de la rue et sifflait. La femme est venue le heurter, toujours à reculons, sous une lanterne qui est suspendue à la palissade et qu'on allume le soir. Il y avait donc là, en même temps, cette palissade qui sent si fort le bois mouillé, cette lanterne, cette petite bonne femme blonde dans les bras d'un nègre^c, sous un ciel de feu. À quatre ou cinq, je suppose que nous aurions remarqué le choc, toutes ces couleurs tendres, le beau manteau^d bleu qui avait l'air d'un édredon, l'imperméable clair, les carreaux rouges de la lanterne; nous aurions ri de la stupéfaction qui paraissait^e sur ces deux visages d'enfants.

Il est rare qu'un homme seul ait envie de rire : l'ensemble s'est animé pour moi d'un sens très fort et même

farouche, mais pur. Puis il s'est disloqué, il n'est resté que la lanterne, la palissade et le ciel : c'était encore assez beau. Une heure après, la lanterne était allumée, le vent soufflait, le ciel était noir : il ne restait plus rien du tout^a.

Tout ça n'est pas bien neuf; ces émotions inoffensives je ne les ai jamais refusées; au contraire. Pour les ressentir il suffit d'être un tout petit peu seul, juste assez pour se débarrasser au bon moment de la vraisemblance¹. Mais je restais tout près des gens, à la surface de la solitude, bien résolu, en cas d'alerte, à me réfugier au milieu d'eux : au fond j'étais jusqu'ici un amateur.

Maintenant, il y a^b partout des choses comme ce verre de bière, là, sur la table. Quand je le vois, j'ai envie de dire : pouce, je ne joue plus. Je comprends très bien que je suis allé trop loin. Je suppose qu'on ne peut pas « faire sa part » à la solitude. Cela ne veut pas dire que je regarde sous mon lit avant de me coucher, ni que j'appréhende de voir la porte de ma chambre s'ouvrir brusquement au milieu de la nuit. Seulement, tout de même, je suis inquiet : voilà une demi-heure que j'évite de regarder ce verre de bière. Je regarde au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche : mais *lui*, je ne veux pas le voir. Et je sais très bien que tous les célibataires qui m'entourent ne peuvent m'être daucun secours : il est trop tard, je ne peux plus me réfugier parmi eux. Ils viendraient me tapoter l'épaule, ils me diraient : « Eh bien, qu'est-ce qu'il a, ce verre de bière ? Il est comme les autres. Il est biseauté, avec une anse, il porte un petit écusson avec une pelle et sur l'écusson on a écrit " Spatenbräu ". » Je sais tout cela, mais je sais qu'il y a autre chose. Presque rien. Mais je ne peux plus expliquer ce que je vois. À personne. Voilà : je glisse tout doucement au fond de l'eau, vers la peur.

Je suis seul au milieu de ces voix joyeuses et raisonnables. Tous ces types passent leur temps à s'expliquer, à reconnaître avec bonheur qu'ils sont du même avis. Quelle importance ils attachent, mon Dieu, à penser tous ensemble les mêmes choses. Il suffit de voir la tête qu'ils font quand passe au milieu d'eux un de ces hommes aux yeux de poisson, qui ont l'air de regarder en dedans et avec lesquels on ne peut plus du tout tomber d'accord. Quand j'avais huit ans et que je jouais au

Luxembourg¹, il y en avait un qui venait s'asseoir dans une guérite, contre la grille qui longe la rue Auguste-Comte. Il ne parlait pas, mais, de temps à autre, il étendait la jambe et regardait son pied d'un air effrayé. Ce pied portait une bottine, mais l'autre pied était dans une pantoufle. Le gardien a dit à mon oncle que c'était un ancien censeur. On l'avait mis à la retraite parce qu'il était venu lire les notes trimestrielles dans les classes en habit d'académicien. Nous en avions une peur horrible parce que nous sentions qu'il était seul. Un jour il a souri à Robert, en lui tendant les bras de loin : Robert a failli s'évanouir. Ce n'est pas l'air misérable de ce type qui nous faisait peur, ni la tumeur qu'il avait au cou et qui frottait contre le bord de son faux col : mais nous sentions qu'il formait dans sa tête des pensées de crabe ou de langouste². Et ça nous terrorisait, qu'on pût former des pensées de langouste, sur la guérite, sur nos cerceaux, sur les buissons.

Est-ce donc ça qui m'attend ? Pour la première fois cela m'ennuie d'être seul. Je voudrais parler à quelqu'un de ce qui m'arrive avant qu'il ne soit trop tard, avant que je ne fasse peur aux petits garçons. Je voudrais qu'Anny soit là^a.

C'est curieux : je viens de remplir dix pages et je n'ai pas dit la vérité — du moins pas toute la vérité. Quand j'écrivais, sous la date, « Rien de nouveau », c'était avec une mauvaise conscience : en fait une petite histoire, qui n'est ni honteuse ni extraordinaire, refusait de sortir. « Rien de nouveau. » J'admire comme on peut mentir en mettant la raison de son côté. Évidemment, il ne s'est rien produit de nouveau, si l'on veut : ce matin, à huit heures et quart, comme je sortais de l'hôtel Printania pour me rendre à la Bibliothèque, j'ai voulu et je n'ai pas pu ramasser un papier qui traînait par terre. C'est tout et ce n'est même pas un événement. Oui, mais, pour dire toute la vérité, j'en ai été profondément impressionné : j'ai pensé que je n'étais plus libre. À la bibliothèque, j'ai cherché sans y parvenir à me défaire de cette idée. J'ai voulu la fuir au café Mably. J'espérais qu'elle se dissiperait aux lumières. Mais elle est restée là, en moi, pesante et douloureuse. C'est elle qui m'a dicté les pages qui précédent.

Pourquoi n'en ai-je pas parlé ? Ça doit être par orgueil, et puis, aussi, un peu par maladresse. Je n'ai pas l'habitude de me raconter ce qui m'arrive, alors je ne retrouve pas bien la succession des événements, je ne distingue pas ce qui est important. Mais à présent c'est fini : j'ai relu ce que j'écrivais au café Mably et j'ai eu honte ; je ne veux pas de secrets, ni d'états d'âme, ni d'indicible ; je ne suis ni vierge ni prêtre, pour jouer à la vie intérieure¹.

Il n'y a pas^a grand-chose à dire : je n'ai pas pu ramasser le papier, c'est tout.

J'aime beaucoup ramasser les marrons, les vieilles loques, surtout les papiers. Il m'est agréable de les prendre, de fermer ma main sur eux ; pour un peu je les porterais à ma bouche, comme font les enfants. Anny entrait dans des colères blanches quand je soulevais par un coin des papiers lourds et somptueux, mais probablement salis de merde. En été ou au début de l'automne, on trouve dans les jardins des bouts de journaux que le soleil a cuits, secs et cassants comme des feuilles mortes, si jaunes qu'on peut les croire passés à l'acide picrique. D'autres feuillets, l'hiver, sont pilonnés, broyés, maculés, ils retournent à la terre. D'autres tout neufs et même glacés, tout blancs, tout palpitants, sont posés comme des cygnes, mais déjà la terre les englue par en dessous. Ils se tordent, ils s'arrachent à la boue, mais c'est pour aller s'aplatir un peu plus loin, définitivement. Tout cela est bon à prendre. Quelquefois je les palpe simplement en les regardant de tout près, d'autres fois je les déchire pour entendre leur long crépitement, ou bien, s'ils sont très humides, j'y mets le feu, ce qui ne va pas sans peine ; puis j'essuie mes paumes remplies de boue à un mur ou à un tronc d'arbre.

Donc, aujourd'hui, je regardais les bottes fauves d'un officier de cavalerie, qui sortait de la caserne. En les suivant du regard, j'ai vu un papier qui gisait à côté d'une flaue. J'ai cru que l'officier allait, de son talon, écraser le papier dans la boue, mais non : il a enjambé, d'un seul pas, le papier et la flaue. Je me suis approché : c'était une page réglée, arrachée sans doute à un cahier d'école. La pluie l'avait trempée et tordue, elle était couverte de cloques et de boursouflures, comme une main brûlée. Le trait rouge de la marge avait déteint en une buée

rose; l'encre avait coulé par endroits. Le bas de la page disparaissait sous une croûte de boue. Je me suis baissé, je me réjouissais déjà de toucher cette pâte tendre et fraîche qui se roulerait sous mes doigts en boulettes grises... Je n'ai^a pas pu.

Je suis resté courbé, une seconde, j'ai lu « Dictée : le Hibou blanc », puis je me suis relevé, les mains vides. Je ne suis plus libre, je ne peux plus faire ce que je veux.

Les objets, cela ne devrait pas *toucher*, puisque cela ne vit pas. On s'en sert, on les remet en place, on vit au milieu d'eux : ils sont utiles, rien de plus. Et moi, ils me touchent, c'est insupportable. J'ai peur d'entrer en contact avec eux tout comme s'ils étaient des bêtes vivantes^b.

Maintenant je vois; je me rappelle mieux ce que j'ai senti, l'autre jour, au bord de la mer, quand je tenais ce galet. C'était une espèce d'éccœurement douceâtre. Que c'était donc désagréable! Et cela venait du galet, j'en suis sûr, cela passait du galet dans mes mains. Oui, c'est cela, c'est bien cela : une sorte de nausée dans les mains.

Jeudi matin, à la Bibliothèque.

Tout à l'heure^c, en descendant l'escalier de l'hôtel, j'ai entendu Lucie qui faisait, pour la centième fois, ses doléances à la patronne, tout en encaustiquant les marches. La patronne parlait avec effort et par phrases courtes parce qu'elle n'avait pas encore son râtelier; elle était à peu près nue, en robe de chambre rose, avec des babouches. Lucie était sale, à son habitude; de temps en temps, elle s'arrêtait de frotter et se redressait sur les genoux pour regarder la patronne. Elle parlait sans interruption, d'un air raisonnable.

« J'aimerais cent fois mieux qu'il courrait, disait-elle; cela me serait bien égal, du moment que cela ne lui ferait pas de mal. »

Elle parlait de son mari : sur les quarante ans, cette petite noiraude s'est offert, avec ses économies, un rasant jeune homme, ajusteur aux Usines Lecointe. Elle est malheureuse en ménage. Son mari ne la bat pas, ne la trompe pas : il boit, il rentre ivre tous les soirs. Il file un mauvais coton; en trois mois, je l'ai vu jaunir et fondre. Lucie pense que c'est la boisson. Je crois plutôt qu'il est tuberculeux.

<i>Note sur le texte</i>	1938
<i>Notes et variantes</i>	1939
II. LE SURSIS	
<i>Notice</i>	1963
<i>Personnages historiques liés à la conférence de Munich et apparaissant dans « Le Sursis »</i>	1971
<i>Bibliographie</i>	1972
<i>Note sur le texte</i>	1972
<i>Fragments inédits du « Sursis »</i>	1973
<i>Notes et variantes</i>	1977
III. LA MORT DANS L'ÂME	
<i>Notice</i>	2012
<i>Texte complémentaire</i>	2016
<i>Dossier de presse</i>	2017
<i>Bibliographie</i>	2023
<i>Note sur le texte</i>	2024
<i>Dessins</i>	2026
<i>Fragments inédits</i>	2030
<i>Notes et variantes</i>	2043
[IV.] DRÔLE D'AMITIÉ	
<i>Notice</i>	2104
<i>Note sur le texte</i>	2107
<i>Notes et variantes</i>	2108
<i>Bibliographie pour l'ensemble des « Chemins de la liberté »</i>	2121
<i>Appendices</i>	
<i>Appendice I : DÉPAYSEMENT</i>	
<i>Notice</i>	2123
<i>Textes complémentaires</i>	2126
<i>Note sur le texte</i>	2129
<i>Notes et variantes</i>	2130
<i>Appendice II : LA MORT DANS L'ÂME [Fragments de journal]</i>	
<i>Notice</i>	2133
<i>Note sur le texte</i>	2134
<i>Notes et variantes</i>	2135
<i>Appendice III : LA DERNIÈRE CHANCE</i>	
<i>Notice</i>	2136
<i>Note sur le texte</i>	2138
<i>Notes et variantes</i>	2145
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE	2161

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA NAUSÉE

LE MUR

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

L'Âge de raison

Le Sursis

La Mort dans l'âme

Drôle d'amitié

Appendices

DÉPAYSEMENT

LA MORT DANS L'ÂME

LA DERNIÈRE CHANCE

Préface

par Michel Contat et Geneviève Idt

Chronologie

Notices, notes et variantes

Bibliographie générale